



Le mécène éclairé

Qui est **Jean Claude Gandur**, collectionneur compulsif et richissime, prêt à partager sa fabuleuse collection avec le Musée d'art et d'histoire de Genève? Rencontre rare avec un homme discret et amoureux fou de culture.

Photo VINCENT CALMEL - Texte THOMAS DAYER

L'ART EN LUMIÈRE

A l'heure de choisir une œuvre à placer sous le feu des projecteurs, Jean Claude Gandur s'enthousiasme pour «ce merveilleux bronze du dieu Poséidon (II^e s. av. J.-C.), qui incarne toute la puissance des dieux de l'Olympe. Un fleuron dans une collection.»



PORTRAIT LE MÉCÈNE ÉCLAIRÉ

Texte THOMAS DAYER

Tout en parlant, il scrute chacun de ses trésors. Sur celui-ci, il repère des taches verdâtres qui l'envahissent: la lèpre. «Laissez-moi noter le numéro de l'objet, je dois alerter mes conservateurs», lâche Jean Claude Gandur (66 ans), au cœur de son dépôt, 120 m² sécurisés dans des bâtiments industriels à Carouge. Un sanctuaire. Un musée. Une collection privée hors norme. Mais ses pièces, Jean Claude Gandur est heureux de les partager avec des musées ravis de les héberger, tout autour du globe. Le Musée d'art et d'histoire de Genève (MAH) pourrait bientôt en bénéficier, si la votation de fin février se révèle positive.

L'homme d'affaires suisse (il s'est forgé une fortune estimée à 2 milliards de francs grâce au négoce du pétrole) se veut loquace lorsqu'il s'agit d'art. Sans l'ombre d'une hésitation, il disserte savamment. Sur la disposition des objets à l'intérieur des tombes dans l'Égypte ancienne, la pesée de l'âme des morts, les coiffures des dignitaires, les tombes de Saqqarah, les portraits du Fayoum, dont il en exhibe un.

Quand il parle d'art, il vit, voyage dans d'autres temps. Son amour se manifeste aussi au toucher de son millier d'objets. Il tâte, tel un aveugle explorant une surface inconnue. «Il faut saisir les creux, les bosses, les failles. Mon privilège est de les toucher en prenant garde de ne pas les abîmer.» A une époque, il cohabitait,

chez lui, avec près de 500 objets. Le soir, il révisait leur position dans sa tête. «Aujourd'hui encore, je vois chaque objet à sa place, sourit-il. Chez moi, le double masque de la tragédie en marbre blanc de Carrare est encadré par deux têtes de lion de l'époque romaine.» Face à son lit, une Vénus avec un petit Eros à son côté. Derrière lui, lorsqu'il se rase, une tête de taureau en pierre. Sa fortune a fait de lui un acheteur compulsif – cinq à dix objets par mois, qu'il s'agit d'étudier.

Réveillé chaque matin à 6 heures, il commence par consulter les magazines spécialisés pendant deux heures. L'Égypte, la Grèce, l'époque romaine: leur histoire n'a guère de secrets pour lui. C'est qu'il l'étudie assidûment depuis un demi-siècle. Depuis la rupture avec le pays dans lequel il a grandi: l'Égypte.

Histoire d'un déraciné

En 1961, à 12 ans, il est déraciné d'Alexandrie. Il perd tout, s'installe avec les siens dans le canton de Vaud. Ses grands-parents vivent à Lausanne, ses parents à Gryon, lui fréquentera le collège de Château-d'Œx. «A l'arrivée, ce sont mes jouets qui m'ont le plus manqué, souffle-t-il. On m'a laissé dans l'illusion qu'on allait me les renvoyer d'Égypte. Je ne les ai jamais revus.» Le monde les lui a enlevés, il n'en veut plus. Il tourne la page de son enfance chahutée. A 14 ans, il devient collectionneur. Tout commence par une lampe à huile que lui confie sa grand-mère. Puis quelques amulettes, seuls objets abordables.



Il lit beaucoup, insiste auprès de ses parents pour aller au musée. A Paris pour la première fois, adolescent, il ne fonce pas au Louvre, mais au Musée d'art moderne de la Ville de Paris. «Je ne savais pas ce que j'allais voir, mais il était proche de l'endroit où nous logions», raconte-t-il. Il découvre alors Hartung, Mathieu, Soulages, les grands noms de l'expressionnisme européen de l'après-guerre, omniprésents aujourd'hui dans sa collection de peintures. Plus tard, au Louvre, il redécouvre ce qu'il connaît déjà

du Caire. Sans une goutte de nostalgie. «J'ai plus de regrets pour l'Égypte que pour moi, tranche-t-il, incisif. On nous a expliqué que ce n'était pas notre monde. Très bien! J'en ai pris mon parti.» Il ne regrette en rien la perte de la maison de son enfance. «D'autres ont vécu ça avant nous, d'autres le vivront encore, reprend-il. Nous avons souffert, bien sûr. Nous aimions l'Égypte. Mais, comme Occidentaux, nous y avons sans doute commis beaucoup d'erreurs. La réaction du peuple contre ce qu'il considérait comme l'envahis-

IL COMMENTE 4 OBJETS DE SA COLLECTION



◀ **Vase au harpiste**
2800-2500 av. J.-C.,
cuivre, lapis-lazuli,
coquillage
«Je n'en ai jamais vu un autre complet. Le Metropolitan Museum of Art de New York tuerait pour l'avoir.»

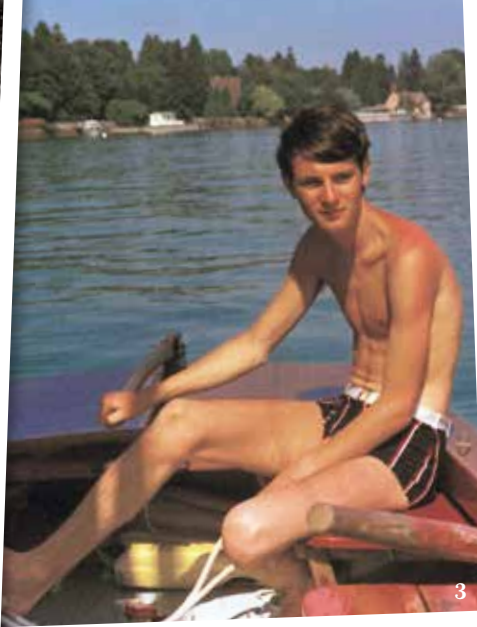


◀ **Masque scénique architectural**
1^{er} siècle apr. J.-C.,
marbre
«Je l'ai acheté il y a deux mois. Il a été fabriqué dans un atelier de ce qui est aujourd'hui le sud de la Turquie.»



◀ **Vierge à l'enfant**
Atelier d'Ile-de-France, vers 1350,
albâtre
«Une grâce et une tendresse magnifiques. Qu'on soit croyant ou non, un tel objet est important, car il montre nos racines.»





DE L'ÉGYPTE À LA SUISSE

1. 1959. A 10 ans, Jean Claude Gandur profite de la mer à Alexandrie, chez ses grands-parents. Deux ans plus tard, la famille sera poussée à l'exil vers la Suisse **2. 1961.** Lors de sa première année au Collège Henchoz, à Château-d'Œx, il découvre la traditionnelle journée de sport du mois de septembre. **3. 1967.** Lindau, lac de Constance. Il y est envoyé au mois de juillet pour apprendre l'allemand. «No comment», rigole-t-il. **4. 1965.** Au collège, il ressuscite une tradition enterrée, celle de la pièce de théâtre jouée par les élèves de 5^e année. Il joue avec brio le rôle de Knock. **5. 1965.** En camp de ski avec sa classe du Collège Henchoz à La Bray.



«On nous a dit que l'Égypte n'était pas notre pays. J'en ai pris mon parti»

Jean Claude Gandur, collectionneur d'art

passé (son père a des origines italiennes, sa mère des origines russes). «Ça ne m'a jamais gêné, ça m'a au contraire permis de m'affirmer», souligne celui qui, parallèlement à ces surnoms teintés de mépris, était aussi surnommé Socrate, en raison de son savoir déjà colossal.

Aujourd'hui, il demeure sensible aux langues de vipère qui aiment à rappeler que ce n'est pas la terre de Suisse qui l'a enfanté. A 17 ans, il est naturalisé. A 20 ans, il accomplit ses obligations militaires. A 41 ans, il devient conseiller communal puis municipal de Tannay (VD). Malgré ces jalons, on lui prête régulièrement des origines fantaisistes – azerbaïdjanaises, turques – et on l'identifie à d'autres confessions religieuses que la sienne – il est chrétien. «J'y vois des signes de xénophobie profonde, loin d'être innocents.» Il perçoit ainsi le quotidien des étrangers d'ethnies ou de religions différentes. S'il encourage les démarches en médiation culturelle et l'accès aux musées au plus grand nombre, c'est parce qu'à ses yeux la compréhension de l'autre par l'art est un enjeu majeur d'intégration.

Aussi, rien ne l'angoisse tant que la destruction. Il évoque Palmyre, joyau archéologique de Syrie tombé aux mains de Daech. «Davantage que

des objets architecturaux, ces constructions sont des symboles, analyse-t-il. En les détruisant, on arrache le passé d'un peuple, et on lui enlève le droit de se rattacher à son histoire. Or, l'Orient n'existe pas depuis le VII^e siècle.» Autrement dit: depuis l'avènement de l'islam. «C'est comme si l'on détruisait, en Suisse, tous les symboles de la Rome antique. Cela dit, les livres regorgent de tristes exemples de gommage de l'histoire. En Égypte, le christianisme s'est emparé de temples, a mutilé les personnages des dieux et des pharaons, les cartouches et les noms. Ce que fait Daech, nous l'avons fait il y a deux mille ans. Et la Révolution française l'a fait il y a trois cents ans dans les cathédrales de France. Or, il faut pouvoir dire aux enfants qu'ils ne sont pas déconnectés d'un monde qui existe depuis toujours. Et l'archéologie est un formidable outil de compréhension entre les peuples.» Les fouilles illécites le catastrophent aussi, destructrices de connaissance. Lui met un point d'honneur à pouvoir tracer ses objets.

Jean Claude Gandur ne s'arrête plus, intarissable. Il bondit d'une civilisation à une autre, faisant fi des époques et de la complexité. Une exception, personnalité multiple comme héritée d'un autre temps. **L**

seur s'est traduite par le nationalisme des années 50. Mais je n'ai manqué de rien. J'ai fait de bonnes études (ndlr: *histoire et droit*). J'ai réussi dans la vie. Que regretterais-je?»

La question d'être Suisse

Pour son père, la séparation se révèle plus douloureuse. Il répète constamment aux siens le bonheur du passé. «Je n'arrêtais pas de lui dire: «Tourne la

page, papa! C'est fini, oublie! Tu as refait ta vie, tu es médecin en Suisse, tu y as gagné le respect. Où est le problème?» Jean Claude Gandur se revendique bâtisseur. Hier ne compte guère. Ce qui lui importe, c'est demain. Si le MAH connaîtra ou non une cure de jouvence et un agrandissement avec son soutien. Quelle orientation il prendra si ce projet n'aboutit pas. La manière dont il vivra la naissance du laboratoire muséal à l'EPFL. Quelle suite il donnera à ses affaires de négociant d'or noir... Il ne regarde que devant.

D'ailleurs, toutes les questions sur son enfance, il ne se les est jamais posées jusqu'à ce que les journalistes cherchent à retracer son parcours. Il en va de même de la question d'être Suisse. Au collège, ses camarades le surnommaient le Castapian ou l'Arabe, en fonction de ce qu'ils savaient de son

◀ Huile sur toile (1958) Pierre Soulages (Rodez, 1919)

«Quand je l'ai achetée, j'ai pensé au lac souterrain de Saint-Léonard, en Valais. On a un sentiment d'immensité, avec ce bleu profond vers l'infini.»

